porte le disque mobile. Dans l'intérieur de la boîte est placée la tablette (B, fig. 3) destinée à supporter le papier sur lequel se fait l'impression.

Fig. 3. — Vue intérieur du duographe

Les caractères que porte le disque sur sa circonférence sont mobiles comme les touches des machines à écrire, ils présentent à leur partie supérieure, sous le doigt de l'aveugle, les points Braille et à la partie inférieure, celle qui est en contact avec le papier, les points Braille et les caractères de l'alphabet.

L'appareil se manœuvre avec la plus grande facilité. Les lettres, qui, toutes, occupent sur le disque la position normale qu'elles doivent avoir sur le papier, sont successivement amenées par la rotation du disque au-dessus d'une petite fenêtre rectangulaire (A, fig. 3) dans laquelle elles s'enfoncent sous le doigt pour atteindre le papier B, gaufrer les lettres et, si on le désire, les teinter en même temps.

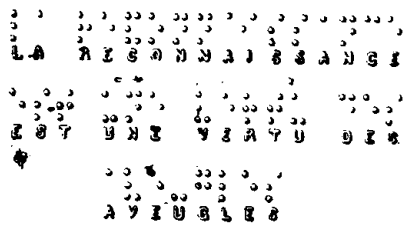

Fig. 4. — Spécimen de la double écriture (points de Braille et caractères romains) obtenue avec le duographe.

A chaque tour du disque nécessaire pour ramener les lettres à leurs places déterminées la planchette avance de la distance régulière qu'exige chaque lettre grâce aux deux roues dentées C et D qui font avancer d'un cran la crémaillère placée en regard, au bas de la planchette. Quand la ligne est achevée, l'aveugle en est averti par une sonnerie du timbre F ; il doit alors, pour assurer la distance entre les lignes, faire monter d'un cran la planchette qui soutient le papier, grâce à une seconde crémaillère placée au-dessous de celle-ci.

L'appareil n'a pas été inventé pour permettre d'écrire rapidement, mais dans le but de permettre aux aveugles et aux voyants de correspondre sans intermédiaire et sans avoir à apprendre un alphabet nouveau pour chacun d'eux.

Cet appareil conserve donc le remarquable procédé d'écrire de Braille. C'était un perfectionnement qui s'imposait et facilitera les relations à distance des aveugles et des voyants.

L'inventeur, l'éminent abbé Stilz, a reçu des aveugles les plus compétents et les plus chaleureux encouragements. Verra-t il venir le jour désiré par sa philanthropie où, dans l'intérêt de ses protégés, quelque généreux bienfaiteur, en créant l'outillage, relativement peu coûteux d'ailleurs, nécessaire à la fabrication du duographe rendra le service inappréciable aux aveugles de mettre entre les mains d'un grand nombre d'entre eux, une machine à double écriture, d'un maniement extrêmement simple ?

Quoi qu'il en soit, cette tentative est fort intéressante et sera, sans doute, féconde en résultats ; le procédé graphique proposé par M. l'abbé Stilz complète heureusement la grande et belle œuvre humanitaire des Haüy et des Braille.

GASTON JOUGLA.

LE CURÉ DE VILLAGE ET LE DIABLE

(LÉGENDE GAULOISE)

Un pauvre curé de village, rempli de zèle et de talent, avait entrepris de faire reconstruire la misérable chaumière qui servait d'église à ses ouailles.

Les travaux étaient commencés depuis plusieurs jours, les murs de la nouvelle église étaient à la hauteur convenable, mais le nouvel édifice, comme une nouvelle tour de Babel, devait rester inachevé, non à cause de la confusion des langues, mais parce que l'argent, ce nerf de la guerre, manquait au bon abbé. Celui-ci ne savait comment sortir de ce mauvais pas ; la municipalité se montrant hostile à celui qui, sans réflexion, sans attention, avait entraîné la commune dans des dépenses folles pour une localité pauvre comme l'était la commune de X...

Les habitants des villages voisins, heureux de pouvoir railler les habitants de X..., ne manquaient jamais d'humilier leurs orgueilleux voisins. Tous se moquaient du bon prêtre, même ses ouailles ne lui ménageaient point les quolibets, les railleries blessantes, les moqueries les plus cruelles, les reproches les plus amers. Mais personne ne pensait à délier les cordons de sa bourse pour aider le cher abbé à sortir de l'ornière où son zèle extravagant l'avait engagé. Lorsqu'il s'adressait aux plus riches propriétaires de l'endroit, ceux-ci faisaient la sourde oreille, lui riaient insolemment au nez et le laissaient tout perplexe, tout ahuri et tout confus.

Que ne tenterait-on pas pour sortir de cet état embarrassant ! disait parfois le bon curé. S'il fallait donner tout mon sang, je crois, bon Dieu, que je le verserais avec joie pourvu que je pusse jouir, ne fut-ce qu'un instant, de la vue de mon grand'œuvre achevé et voir les gais rayons du soleil se jouer à travers les vitraux multicolores, éclairant d'un jour mystérieux le tabernacle de marbre blanc ! Mon Dieu, aidez-moi à sortir de l'embarras où je me trouve !

Mais Dieu restait sourd aux prières de son fidèle et dévoué serviteur. Cependant, ces prières devaient être ferventes, certainement elles devaient partir du cœur !

Un jour que Satan se promenait dans les environs du village de X..., épiant les jeunes hommes et les jeunes filles qui sortaient du bal et cherchant à les faire tomber dans ses embûches pour jouir ensuite de leur douleur et de leurs larmes, il entendit les plaintes du bon abbé. Vite il eut une idée que ne pouvait avoir que le diable, une idée diabolique enfin. Il pensa enlever à Dieu, le cœur, l'âme de ce zelé serviteur !

Modestement il va frapper à la porte du presbytère, et, sans préambule, sans aucun frais d'éloquence, il tient à peu près ce langage :

—Bonjour, monsieur l'abbé, je suis désolé de vous déranger à cette heure tardive, mais comme je crois vous faire plaisir lorsque je vous aurai exposé l'objet de ma visite, je n'ai pas hésité à venir frapper à votre porte.

—Vous ne me dérangez nullement, monsieur Satan, je suis au contraire, heureux de vous voir pour bien faire plus tard votre portrait à mes ouailles. Veuillez donc me dire ce qui me procure l'honneur de vous voir chez moi.

—Voici, reprit le démon, j'ai appris que vous n'aviez plus d'argent pour achever votre belle église, ce n'est guère étonnant, me direz-vous, d'avoir appris une nouvelle que tout le monde connaît.

—Hélas ! reprit le prêtre, je sais que ce n'est pas un secret sur la terre, mais j'étais loin de croire que ceci fût connu en enfer !

—Cela m'est connu, vous le voyez d'ailleurs, mais comme je suis pressé, je vais laisser toutes ces explications de côté et vous dire franchement ce qui m'amène. Je veux vous aider à achever votre église, je veux même vous fournir tout ce qui vous sera nécessaire pour faire de cette église une merveille d'architecture ; mais vous savez, en ma qualité de Satan, je ne fais pas le bien uniquement pour le plaisir de bien faire ; il me faut une rémunération si modeste qu'elle puisse être, il m'en faut toujours une...

—Je vous écoute, reprit le curé.

—Je vous donne ceci, dit le diable, en montrant une grande bourse remplie de pièces d'or neuves, qui reluisaient à la lueur du foyer, je vous le donne si vous voulez me promettre, en votre âme et conscience, que la première créature de Dieu qui mettra les pieds dans l'église achevée m'appartiendra pendant l'éternité.

Le prêtre hésitait. Quoi, pour une maudite somme d'argent, il allait risquer la damnation pour la première personne entrant dans son église ! C'était une condition trop inacceptable, aussi était-il très hésitant et restait-il, le front appuyé dans ses mains, silencieux et réfléchi.

Satan, lui, tendait toujours sa bourse, lui disant, d'une voix doucereuse :

—Acceptez ! acceptez ! monsieur le curé, je vous en prie, daignez accepter !

Tout à coup, le visage du prêtre s'illumina d'un sourire, et il dit :

—J'accepte ; la première créature de Dieu qui entrera dans l'église achevée vous appartiendra en toute propriété.

Bientôt on vit l'église achevée, grâce à l'argent qui ne manquait plus ; ce fut même une merveille architecturale, un bijou d'église qui fait aujourd'hui l'orgueil de toute la contrée.

Le monument achevé, Satan se trouvait, le lendemain, sur le seuil de la porte, prêt à emporter le premier dévot ou la première dévote qui allait venir faire ses dévotions.

La surprise fut grande, lorsqu'il vit s'avancer le curé, seul. Il crut cependant que celui-ci, dans un mouvement de charité, voulait se dévouer pour ses paroissiens et consentait à le suivre dans l'infernal séjour.

Point du tout, Satan, tout diable qu'il était, n'avait point deviné juste.

Arrivé sur le portail du temple, le curé sort de sous son camail un petit *cochon de lait*, qu'il envoie rouler dans l'église, d'un violent coup de pied.

Puis, se tournant vers Satan, il lui dit :

—Voilà, la première créature de Dieu qui est entrée dans cette église, comme c'est convenu, tu peux la prendre avec toi, et la croquer avec bon appétit.

Pauvre petit cochon !

Rouge de colère, Satan, se retira lançant un grand cri de haine et de désespoir. A la place où il s'était posté, on voit une fontaine, dont l'eau donne la lèpre aux incrédules qui osent tremper leurs lèvres dans la source cristalline.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1897.

RÉCRÉATIONS

ÉTABLIR UN MOULINET SUR UNE BOUTEILLE

On plante une épingle dans l'extrémité d'un bouchon et sur les côtés, des fourchettes ou des couteaux, inclinée de façon à former une sorte de V renversé.

On pose la tête de l'épingle, et tout le système auquel elle tient, sur le bouchon d'une bouteille.

On a créé ainsi un moulinet mobile, et d'un équilibre très stable, puisque le centre de gravité est au-dessous du point de suspension.

On pourra fixer sur le bouchon un objet quelconque : par exemple, une tête de bécasse. Ce long bec tournant lentement produit sur les spectateurs l'effet le plus comique.